

DE GLOZEL ET DES TEMPS PRÉHISTORIQUES

Les découvertes archéologiques nous ont révélé l'existence de figures peintes et sculptées, dans lesquelles la bouche a été totalement omise. La plupart des statuettes ayant été trouvées dans le voisinage des sépulcres, Dechelette a conclu « qu'il était permis de voir dans cette primitive image, la déesse tutélaire des tombeaux ».

Mais pourquoi la bouche n'a-t-elle pas été figurée?

On a avancé que ces petits monuments ayant un caractère funéraire, on les avait privés de l'organe de la parole, pour bien marquer qu'ils étaient l'emblème de la mort, de l'éternel silence.

S'il en était ainsi, on aurait dû également ne point représenter le nez par lequel nous respirons le souffle de la vie, ni les yeux non plus, qui nous permettent de distinguer tout ce qui nous entoure.

Aussi ne pourra-t-on jamais admettre que ce soit la véritable cause qui a motivé l'absence de la bouche, on

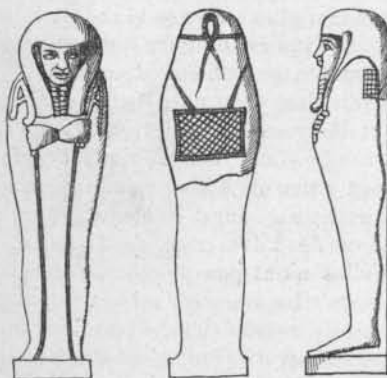


Fig. 1. — Ouchehti.

doit, croyons-nous, chercher ailleurs la raison d'une pareille omission.

Mais auparavant, essayons de savoir d'abord pourquoi des statuettes ont été trouvées en grand nombre dans le voisinage des sépulcres, et en second lieu, démontrons que les facies sans bouche ne sont nullement des images de la mort.

\*\*

Dans les tombeaux égyptiens, nous trouvons, par milliers, des statuettes de toute dimension et de diverses matières : en bois, en pierre dure, en porcelaine, mais surtout en pierre émaillée d'un beau bleu outremer.

Ces figures offrent l'aspect d'une momie; de leurs mains croisées sur la poitrine, elles tiennent des instruments d'agriculture, hoyau et sarcloir, sur leurs épaules pend un sac destiné à contenir les grains. Elles portent le nom d'*Ouchehti* (Répondant) (fig. 1).

Le chapitre VI du livre des Morts déclare que tout principe mauvais lui étant enlevé, le défunt était digne d'exécuter, dans la divine région inférieure, tous les travaux qui s'y font; fertiliser les champs, irriguer les ter-

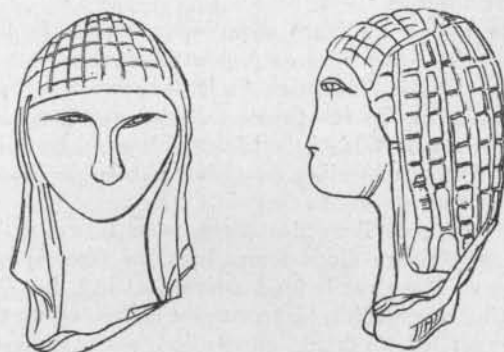


Fig. 2. — Figurine d'ivoire découverte à Brasempouy.

rains, transporter le sable de l'Ouest à l'Est, faire la moisson, d'être en un mot le serviteur des dieux.

Peut-être devons-nous voir dans nos statuettes préhistoriques des monuments destinés à jouer un rôle analogue, ce qui permettrait de supposer qu'ainsi que les anciens Egyptiens les populations de la période néolithique croyaient à une nouvelle existence.

Une figurine d'ivoire (fig. 2), trouvée par E. Piette à Brasempouy, nous montre une tête de femme coiffée à la manière des antiques Egyptiennes et offrant un type mongolique. Elle a une face triangulaire, des arcades sourcilières saillantes, un nez long, droit et aplati; le tout est fort bien rendu, seule la bouche n'a pas été indiquée : on ne saurait dire si cette figure avait un caractère funéraire ou quelle était sa véritable destination.

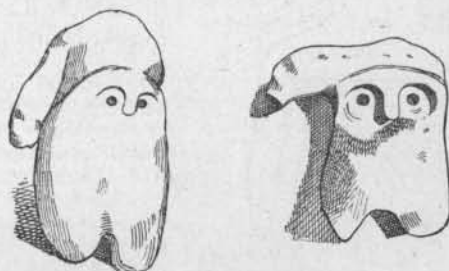
\*\*

Il n'en est pas de même des statuettes nombreuses et variées, trouvées à Glozel<sup>(1)</sup> sur le revers desquelles on a gravé le facies sans bouche (fig. 3). Que ces petits monuments soient authentiques ou non, — nous n'avons pas à entrer ici dans le débat — il est certain en tout cas que le sujet remonte à la période néolithique. Or, greffer

1. Voir le *Mercury de France* du 15 septembre 1926. Station néolithique de Glozel, par le Dr A. Morlet.

Sur Glozel, voir *La Nature* n° 2721, 24 juillet 1926; n° 2746, 20 novembre 1926; n° 2772, 1<sup>er</sup> novembre 1927; n° 2774, 1<sup>er</sup> décembre 1927.

Fig. 3. — Statuettes trouvées à Glozel.



l'image de la mort, du silence, sur les organes de la vie, ce serait vouloir annihiler leur action fécondante, cela constituerait un non-sens, une anomalie si extraordinaire, tellement illogique, qu'on ne saurait admettre une pareille hypothèse.

Nous avons d'ailleurs d'autres exemples de figures sans bouche, auxquelles on ne peut en aucune façon attribuer un caractère funéraire, on les trouve aux antipodes.

Ce sont des figures peintes, découvertes par George Grey (1), sur le Glabelg supérieur, dans le Nord-Ouest du continent australien, où les parois de quelques cavernes sont couvertes de peintures.

A la voûte de l'une des cavernes se trouve peinte la moitié supérieure d'une figure humaine (fig. 4) qui se détache en blanc sur le fond noir du rocher. La tête est entourée d'une coiffure bizarre ayant la forme d'un nimbe flamboyant, ce qui donne à cette image un grand caractère.

Les yeux, d'un gris verdâtre, sont entourés d'une bande jaune et fort bien dessinés ainsi que le nez, mais la bouche manque. A l'extrémité des bras, quelques traits désignent les doigts. Le vêtement, qui part du haut des pectoraux, paraît être une fourrure grossière. Il n'y a rien dans cette image qui puisse nous révéler un caractère funéraire.

La paroi de gauche porte un groupe de quatre têtes de couleurs vives, elles paraissent regarder la grande figure de la voûte. Chacune de ces têtes porte une coiffure d'un bleu foncé analogue comme forme à la figure précédente mais sans auréole rayonnante (fig. 5). Le nez est bien dessiné ainsi que les yeux d'un ton brun, entourés également d'une bande jaune. L'une d'elles porte un collier rouge. Deux sont couvertes d'une fourrure grossière, qui, chez l'une, est retenue autour des reins par une ceinture. Quoique n'ayant point de bouche, l'expression de ces figures peut les faire prendre pour des femmes (2).

Fig. 4. — Figure peinte à la voûte d'une caverne australienne.



A côté de ce tableau, on distingue un personnage dessiné en rouge et portant un Kangourou sur ses épaules (fig. 6). A l'exception des yeux, d'un gris verdâtre qu'entoure aussi une bande jaune et du Kangourou, ocre-rouge, tout le reste est entièrement blanc. La présence à proximité d'autres figures humaines et de

1. GEORGES GREY, *Journals of two expeditions of discovery in North-West and West Australia*, 1841, t. I, 203.

2. Des femmes sans bouche, c'est vraiment la plus extraordinaire chose qui se puisse concevoir.

quelques animaux permet de voir ici une scène de chasse.

Par ses gestes mouvementés, le personnage, porteur du Kangourou, qu'il vient de capturer, est certainement un chasseur et quoique la bouche ne soit pas indiquée, cette figure ne peut en aucune façon, être assimilée à une image de la mort. Dans aucun pays et sous aucune latitude, une scène de chasse ne sera jamais l'emblème de l'éternelle immobilité.

Enfin, dans une autre caverne on remarque une image colossale, de 10 pieds 6 pouces de haut (fig. 7). Elle représente un individu revêtu à partir du menton d'une robe écarlate descendant jusqu'aux chevilles et aux poignets, de sorte que seuls, les pieds et les mains sont visibles.

La tête est entourée d'un nimbe de couleur rose portant dans le haut des caractères alphabétiformes, la face s'enlève en blanc sur fond jaune. Les yeux sont rouges cerclés de jaune, les pieds et les mains sont de même couleur mais beaucoup plus foncée. La bouche n'existe pas, et, par suite sans doute d'un oubli ou de toute autre raison que nous ne connaissons peut-être jamais, le nez non plus n'a pas été indiqué.

Il n'y a rien dans cette figure qui puisse nous autoriser à y reconnaître un emblème de mort.

A l'exclusion des yeux qui, dans les figures australiennes, sont légèrement ovales, alors qu'ils affectent une forme ronde dans nos régions occidentales, ces images offrent entre elles une grande ressemblance. De pareilles conventions, aussi fidèlement observées à plusieurs milliers de kilomètres de distance, permettent d'établir qu'elles n'ont pas pris naissance sur les lieux mêmes, mais qu'elles proviennent d'un centre commun, de l'Egypte ou de la Phénicie, d'où elles ont, de proche en proche, gagné les extrémités du monde.

On n'est pas fixé d'une manière certaine sur l'origine de ces peintures, les uns les attribuent aux Australiens modernes, d'autres y voient plutôt un produit de l'art néolithique.

Fig. 5. — Têtes de femmes peintes sur les parois de la même caverne.





Quoi qu'il en soit, on peut affirmer qu'elles appartiennent à une même civilisation.

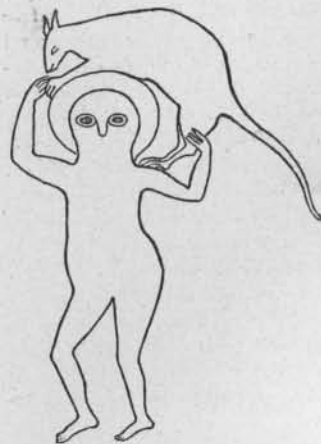


Fig. 6. — Chasseur australien portant un kangourou.

La religion animiste se continua longtemps au cours de la période historique.

Tous les sanctuaires de l'Égypte même les plus récents, comme ceux de Philæ et de Denderah possédaient des salles qui, quoique vouées à une éternelle nuit, sont tellement couvertes de bas-reliefs, que l'esprit en est confondu. Ce fait paraîtra moins étrange quand on saura que cet excès de sculptures est dû non à des considérations esthétiques,

mais à des causes purement religieuses.

D'après une croyance assez répandue dans l'antiquité et que les chrétiens partageaient également, l'âme des dieux hantait leurs simulacres, ce qui assimilait ceux-ci à la divinité elle-même, de sorte que plus ils étaient multipliés, plus le temple avait un caractère inviolable et sacré.

Lors de sa campagne contre la Grèce, Xerxès fit construire un pont qu'une affreuse tempête détruisit entièrement.

Le roi indigné fit, dans sa colère, donner trois cents coups de fouet à l'Hellespont, marquer ses eaux d'un fer ardent et leur tint ce discours insensé : « Onde amère, ton maître te punit parce que tu l'as offensé sans qu'il t'en ait donné sujet, Le roi Xerxès te passera de force ou de gré. C'est avec raison que personne ne t'offre

des sacrifices, puisque tu es un fleuve trompeur et salé (1). »

A Athènes, 450 ans avant notre ère, les Grecs élevèrent sur l'Acropole un temple dédié à la VICTOIRE APTÈRE ou ATHÉNA NIKÈ.

Ce petit sanctuaire, véritable joyau d'ordre ionique, œuvre de l'architecte Callicrates, renfermait la statue de la déesse qui, naturellement, comme son nom l'indique, était sans ailes. Placée en avant des Propylées, dominant la ville et ses alentours, cette divinité semblait les protéger.

Malgré leur civilisation brillante, très raffinée et des plus avancées, en plein siècle de Périclès, les Athéniens encore fortement imprégnés de croyances animiques, considérant ce symbole comme un agent conscient et animé, avaient représenté la déesse sans ailes pour la fixer au sol natal et l'empêcher de s'envoler hors de la cité qu'elle avait mission de protéger et de défendre.

C'est sans doute en raison d'une croyance analogue, en tout cas appartenant à un même ordre d'idées, que quelques millénaires plus tôt, après avoir cherché une manière conventionnelle de reproduire la figure humaine, l'homme primitif, très superstitieux et plein de méfiance, voulant prévenir toute indiscretion, s'arrêta au parti de la représenter sans bouche, pour l'empêcher de parler.

P. HIPPOLYTE-BOUSSAC,  
Membre de l'Institut d'Égypte.

1. Hérodote, Liv. VII, 34, 35.

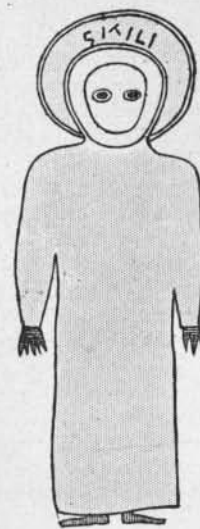


Fig. 7.  
Peinture australienne.

## L'AUTOXYDATION CATALYTIQUE

### LA CATALYSE DANS L'AUTOXYDATION

Nous avons examiné dans un article précédent les conditions générales de l'autoxydation : il nous reste à voir l'action des catalyseurs dans les différentes phases du phénomène ; nous allons donc reprendre point par point les différentes parties de cette étude pour nous rendre compte des divers modes d'action des catalyseurs connus.

Nous savons déjà qu'il y a formation, au début de l'action de l'oxygène, d'un peroxyde primaire : dans cette réaction, il peut déjà y avoir une catalyse positive et une catalyse négative. La première paraît moins intéressante à première vue, mais elle mérite néanmoins que l'on en dise quelques mots.

Bien entendu, j'entends par catalyse positive, une action qui favorise la formation du peroxyde : on a constaté, en fait, que

des agents physiques sont susceptibles d'opérer de cette façon : c'est ainsi que la lumière, l'élévation de la température accélèrent ces réactions, en augmentant probablement la concentration du système en molécules actives. Cette catalyse présente un intérêt considérable pour l'étude de la vie des végétaux ou des animaux, car les organismes vivants y sont très probablement soumis.

En deuxième lieu, les catalyseurs chimiques proprement dits peuvent agir dans le même sens : dans le plus grand nombre des cas, il semble que le catalyseur considéré forme avec le corps autoxydable une première combinaison qui possède elle-même une tendance plus grande à s'unir à l'oxygène que le corps étudié : cette combinaison passagère forme donc un peroxyde qui se dissocie par la suite en restituant le catalyseur inaltéré d'une part, et le corps autoxydable peroxydé, d'autre part. Le schéma suivant rend compte de cette réaction :

1. Voir n° 2773, 15 novembre 1927, p. 451.